

L'AVENIR DE NOTRE RACE

PAR REMI TREMBLAY

M. le directeur du MONDE ILLUSTRÉ m'a fait l'honneur de me poser les deux questions suivantes :

" Qu'advient-il, à votre avis, de la race canadienne-française en ce XXI^{ème} siècle ? "

" Restera-t-elle unie, forte, homogène—ou se fondra-t-elle dans le pan-américanisme ? "

Les Américains (lisez Yankees) passent pour avoir la manie de toujours répondre à une question par une autre question. Est-ce le résultat des influences assimilatrices qui me fait suivre leur exemple ? Dans tous les cas j'éprouve la tentation de demander d'abord : Est-ce que notre race est unie, forte, homogène ?

J'admets que ce n'est pas la répondre aux questions posées par M. le directeur ; mais si nous voulons conjecturer ce que l'avenir nous réserve, force nous est de bien examiner notre situation actuelle. Je vais tâcher de me tenir également éloigné de l'optimisme aveugle et du pessimisme exagéré.

Si, jetant un regard vers le passé, nous examinons le chemin parcouru, nous avons lieu, non seulement de nous féliciter, mais même de nous étonner de nos succès. Nous nous sommes multipliés d'une façon prodigieuse, et ceux qui, naguère prédisaient notre disparition à courte échéance, voient avec stupéfaction notre race prolifique conserver un tronc vigoureux sur des racines profondément ancrées dans le sol natal, tout en projetant en dehors du territoire exclusivement franco-canadien, de verdoyants rameaux dont la vigueur ne le cède en rien à celle de la tige-mère.

Numériquement, nous sommes restés le groupe ethnologique le plus fort de la Confédération canadienne. Sommes-nous le groupe le plus respecté ? Est-ce nous qui imposons notre manière de voir aux gouvernants ? Est-ce que l'on tient compte des aspirations de notre race lorsqu'il s'agit de déterminer l'orientation politique du pays ? Est-ce que l'on fait toujours droit à nos légitimes revendications ?

Certes, notre conservation providentielle à travers les dangers qui ont entouré le berceau de notre race, nous impose le devoir de veiller à la préservation intégrale d'un peuple évidemment destiné à jouer un rôle autre que celui qui consiste à servir de tremplin perpétuel aux saltimbanques nationaux et internationaux.

La Providence a fait pour nous tout ce qu'elle devait faire et même beaucoup plus qu'on ne pouvait raisonnablement attendre de sa part. A nous de faire le reste si nous voulons tirer parti des avantages que nous lui devons.

Nous sommes devenus tellement forts par le nombre qu'il ne peut plus être question de nous noyer dans l'élément étranger. On ne fait pas disparaître trois millions d'individus sains de corps et d'esprit. Mais le nombre à lui seul n'est pas une garantie. Il faut autre chose pour survivre comme peuple distinct.

L'Inde offre le spectacle de trois cent millions d'Indous menés haut la main par trente mille Anglais.

La race écossaise est une race prolifique, forte au moral et au physique, comme l'attestent ses succès de tous genres dans toutes les parties du globe. Individuellement, les Ecossais ont toujours eu assez d'influence pour faire à peu près tout ce qu'ils ont voulu. Collectivement, ils n'en ont pas assez pour former une nation à part, et c'est au nom et au profit de la Grande-Bretagne qu'ils remportent tous leurs succès politiques.

Il en est de mêmes des Irlandais, si maltraités par l'Angleterre et qui pourtant comptent chez eux assez de transfuges pour qu'on leur arrache de temps à autres la manifestation officielle d'un loyalisme, qui est loin de représenter le sentiment de la majorité. Les Gallois conservent encore leur idiome chez eux,

mais cela ne les a pas empêchées de disparaître comme peuple pour se fondre dans le grand-tout anglo-normand.

D'où je conclus que ni le nombre, ni l'intelligence, ni le talent, ni les préjugés, ni même ce patriotisme étroit que l'on appelle esprit de corps ou *clannishness* (car tout cela existe à des degrés divers chez les peuples cités plus haut) ne sauraient sauver une race de l'assimilation une fois qu'elle est entrée dans la voie des lâches compromissions pompeusement décorées du titre de concessions prétendues mutuelles.

Citons un autre exemple plus consolant et plus rapproché de nous. Je veux parler des Etats-Unis. On prétend généralement que la race des fondateurs de la Nouvelle-Angleterre est disparue ou à la veille de disparaître. C'est là une grave erreur. C'est toujours cette race qui détient la fortune et qui exerce l'influence dans les Etats manufacturiers de la République voisine. Si l'immigration l'a presque submergée, c'est également l'immigration qui l'a enrichie. D'ailleurs, il y a eu déplacement et non disparition.

On dit que le Yankee élève peu d'enfants. Cela n'est vrai que dans les villes et les centres manufacturiers. On trouve assez fréquemment chez le cultivateur Yankee des familles de neuf ou dix enfants. Il est bien vrai que la population primitive diminue dans la Nouvelle-Angleterre ; mais ce dépeuplement, dont les vides sont plus que comblés par l'immigration, se fait au profit des autres Etats.

C'est le Yankee qui a transporté son activité, son énergie et son audace dans les plaines de l'Ouest et jusque sur le littoral du Pacifique. Non, la race des Puritains du *Mayflower* n'est pas disparue. C'est encore elle qui commande aux soixante-quinze millions de citoyens américains et qui impose sa langue à une immigration étrangère plus nombreuse qu'elle-même. Et cependant, lors de la révolution américaine, et même il y a un siècle, elle n'était pas aussi nombreuse que la race franco-canadienne ne l'est aujourd'hui.

Et savez-vous quel a été le secret du succès sans précédent de cette race de proscrits ? Elle a du sa conservation et sa prédominance à son caractère indépendant, agressif même, à l'esprit d'individualisme soigneusement entretenu et conservé de génération en génération.

De même que les Anglais, après avoir été conquis par nos pères les Normands, avaient acquis ces habitudes agressives en passant au creuset de l'humiliation et de l'adversité, de même les Puritains, instruits à l'école de la persécution, ont transmis à leurs enfants cet esprit de domination, voire d'arrogance qui, en ces temps d'aplatissement quasi général est devenu l'explication de ce que les Anglais appellent *the survival of the fittest*.

Etaient-ils plus courageux ou plus vaillants que nos pères ? Non. L'histoire est là pour prouver que les nôtres leur ont administré maintes tatouilles très soignées. Plus entreprenants alors ? Non, puisque les Canadiens-français avaient déjà exploré toute l'Amérique du Nord quand ces bons Puritains n'osaient encore s'éloigner des côtes. Quel avantage avaient-ils donc sur nous ? Ils voulaient être eux-mêmes et ils y parvenaient. Ils exigeaient toujours et ne cédaient jamais rien.

Loin de moi l'idée de regretter que nos compatriotes ne se montrent pas plus exigeants qu'ils ne doivent l'être, mais je suis convaincu qu'ils pèchent par l'excès contraire et c'est pour cela que je n'ose espérer de l'avenir tout ce que notre race serait en droit d'en attendre.

Nous n'avons pas de défauts inhérents à notre race qui soient de nature à nous interdire l'accès des plus

hautes destinées. Je nie qu'il existe sur terre une race qui nous soit supérieure à quelque point de vue que ce soit. Malheureusement, nos classes dirigeantes auraient grand besoin d'être dirigées dans la bonne voie. Elles sont en train de nous créer un caractère factice pour suppléer sans doute au défaut du caractère qui les distingue eux-mêmes. Le peuple vaut beaucoup mieux que ceux qui parlent en son nom. La voix de l'opinion publique franco-canadienne n'a pas d'échos en dehors des petits comités. On ne se demande plus comment il faut s'y prendre pour la faire, mais on s'ingénie à trouver des moyens pour la déguiser auprès de ceux que l'on suppose être d'un avis différent.

Nous aurons tôt ou tard l'occasion de décider de l'avenir de notre race. C'est pour cela qu'il convient de nous demander où nous allons. Nous aurons à choisir entre le sort de ces races qui ont cessé d'exister comme entité distincte et celui des races fortes et courageuses qui préfèrent le sceptre au joug, le commandement à l'obéissance passive. A nous de déclarer si nous voulons façonner les idées des autres d'après notre propre conception du droit et de la justice, ou si nous consentons à accepter toutes fautes les opinions que l'on voudra bien nous faire l'honneur de nous imposer.

J'en demande bien pardon aux citoyens, si fiers de leur prétendue supériorité, mais je crois que si notre race doit être sauvée de l'absorption, elle le sera par la campagne. C'est à la campagne que nous sommes le nombre ; c'est à la campagne où l'on est le plus généralement sincère ; c'est encore à la campagne où l'on est le moins jobard, où l'on est le moins disposé à s'en laisser imposer. Le jour où le désir de se reposer par soi-même sera plus répandu à la campagne, c'en sera fait du règne des exploités, grands patriotes devant la foule, invariablement aplatis devant les puissants.

Ce jour-là, la voix de notre race se fera entendre. Ce jour-là, le peuple ayant compris comment vont les choses, refusera de continuer à servir de bouc émissaire. Il réclamera sa place au soleil. Il la lui faudra large, libre, inobstruée et indiscutée.

Notre race est nombreuse, mais pour devenir unie, forte et homogène, elle a encore beaucoup à faire. A moins d'obtenir quelque part un gouvernement à elle et bien à elle, proposition qui paraîtra absurde à plus d'un prétendu patriote franco-canadien, tellement la plaie de l'assimilation étend ses ravages, notre race disparaîtra, car ce n'est pas une existence à part que celles des races galloise, écossaise et irlandaise dans la Grande-Bretagne.

Si cela devait être le résultat final de nos luttes, je comprendrais le peu de zèle déployé par certains de nos défenseurs officiels, car enfin, si nous devons finir par être Anglais, autant vaut maintenant que plus tard. Mais je compte encore sur le réveil populaire.

Les journaux non-politiques font une bonne œuvre en mettant à l'ordre du jour des questions que leurs grands confrères n'aiment pas à aborder et qu'ils ne pourraient probablement pas traiter sans parti pris.

Sur ce, je souhaite à notre race de devenir durant le siècle présent une race forte, non-seulement par le nombre mais encore par l'influence, homogène au point que la politique ne puisse lui faire oublier ses devoirs envers elle-même, et unie dans une commune aspiration vers la paix, la justice, la fraternité, la liberté et la civilisation la plus parfaite qu'il nous soit permis de rêver.

REMI TREMBLAY

Ottawa, 1901.

Il y a des esprits courts, semblables aux horloges qui ont besoin d'être souvent remontés. — MARKS AD VILLE.

Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expédients sur une même affaire, que c'est le défaut de lumière qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à notre imagination, et qui nous empêche de discerner d'abord ce qui est le meilleur. — LA ROCHEFOUCAULD.